

## Critique littéraire de Emmanuel Le Roy Ladurie parue dans le Figaro Littéraire du 18/12/1997

### *Quand les marines étaient royales*

Colbert, dont il est de bon ton de dire du mal (comme si le XVII<sup>e</sup> siècle était déjà le XX<sup>e</sup> ; a fortiori le XXI<sup>e</sup>), fut avec Louis XIV le véritable créateur de notre marine d'abord royale, et plus tard nationale. Surclassant même les Anglais (sous le Roi-Soleil) et ultérieurement surclassée par eux (au XVIII<sup>e</sup> siècle) cette « Royale » eut néanmoins son heure de gloire avec un certain Maurepas, qui fut excellent ministre de la Marine (au temps de Louis XV), mais malheureusement disgracié, au bout de quelques décennies, par les soins sur ce point peu éclairés de la Pompadour qui ne pouvait pas le voir en peinture.

Incidemment le même Maurepas, devenu fort vieux, se révélera exécration ministre (d'autres départements) au temps de Louis XVI. Par contre, ce dernier souverain, dont on blâme l'incontestable médiocrité politique et tactique lors des débuts de la Révolution française, n'en fut pas moins, dix années plus tôt, vers 1775-1782, l'un de nos bons marins d'eau douce : organisant de loin, depuis Versailles, l'une des rares victoires navales remportée par la France sur les Anglais, celle de la guerre d'Amérique ; et nous donnant ainsi un allié fidèle (les USA) qui par la suite ne nous fera jamais défaut...

Reste à connaître la vie quotidienne de la marine française et britannique sous l'Ancien Régime. Car notre duo d'auteurs, Martine Acerra et André Zysberg lequel fut l'immortel auteur d'une grande thèse sur les galères d'autrefois, procède selon les méthodes éprouvées de l'histoire comparée telles que les a définies Marc Bloch depuis belle lurette. Autrement dit comparer ce qui est comparable, non pas la Royale des temps colbertiens confrontée à la marine de guerre athénienne du temps de Périclès ; mais bel et bien les navires français de la période classique face aux bateaux de guerre anglais contemporains des rois Stuart ou des rois George, ces surprenants monarques londoniens dénommés George.

D'abord les Anglais, en effet : comment recrutent-ils leurs gens de mer lors de l'interminable conflit militaire avec la France, un conflit qu'on ira jusqu'à baptiser deuxième guerre de Cent Ans, s'étendant de 1689 à 1815 et devant se terminer par la déconfiture complète de notre pays ; le mégalomane Napoléon, désastre tardif monté sur jambes, ayant cumulé Waterloo après Trafalgar. Donc les Britanniques recrutaient leurs matelots de guerre par l'invraisemblable système de la « presse » ; les marins de pêche ou de commerce, quand cela s'imposait, étant purement et simplement raflés en mer ou dans les ports. Alors que les Français, plus rationnels ou cartésiens, avaient déjà procédé, Colbert aidant, à l'établissement d'une espèce de service militaire obligatoire sur les côtes et le long des fleuves, un « service » qu'on appellera par commodité « l'inscription maritime ».

Le navire de guerre lui-même, qu'il ait pris l'attache de Portsmouth ou de Brest, fonctionne au XVIII<sup>e</sup> siècle en société bien ordonnée. Société beaucoup plus rugueuse, à vrai dire, du côté britannique : les futurs officiers de marine, même et surtout nés gentlemen et de famille noble, sont formés outre-Manche comme des mousses dès l'âge de 12 ans ; ils grimpent aux mâts ou aux vergues, comme tout le monde. Ils apprennent à obéir avant d'entreprendre de commander. Les officiers de marine français, par contre, reçoivent une

excellente formation mathématique « en chambre », mais ils ne viennent que sur le tard en fin d'adolescence ou même au-delà, aux rudes pratiques maritimes en quoi ils deviennent éventuellement excellents, ou bien restent parfois totalement nuls, à l'image de ce vice-amiral Jean d'Estrées, de la famille de la belle Gabrielle qui en 1677 fit par son ineptie naufrager dix-sept vaisseaux français. A d'autres égards, la marine française de ce bon vieux temps, si méritoire fut-elle, évoquait un peu certaine armée brésilienne où les maréchaux, disait-on, étaient plus nombreux que les caporaux ! A coup sûr, il y avait trop d'officiers sur nos navires et pas assez de simples matelots.

Cela dit, la technique navale française au même titre que sa consœur britannique est admirable : le vaisseau de 74 canons demeure l'une des grandes créations technologiques, en effet, des époques bourbonniennes en majesté. Dans cette grosse coque, la discipline est plus que stricte ; la besogne est harassante ; et le cher Michel Foucault, qui tant de fois mit à côté de la plaque avec son Surveiller et punir bizarrement appliqué par ses soins aux merveilleuses Lumières du XVIIIe siècle, aurait pour une fois vu juste s'il avait investi ses théories dans l'histoire des surveillances en effet répressives qui régnaient de haut en bas de la hiérarchie sur les bateaux de la Royale et de la Navy, cercueils flottants où les risques étaient fort élevés : péril de naufrage bien sûr, mais aussi d'épidémie ; saleté prodigieuse ; scorbut que le capitaine Cook combattit grâce à des barriques de jus de citron bourrées de vitamine C jusqu'à la gueule. Et Zysberg de nous détailler savamment sans faire grâce d'aucune manœuvre, les avantages et les inconvénients de la tactique en ligne (« On se canonne en ligne, on se quitte et puis la mer reste toujours salée », dira Maurepas).

Nous sont présentés également les perfectionnements du repérage des navires en mer, par détermination de latitude et longitude, celle-ci de mieux en mieux fixée grâce à l'apparition des chronomètres, et cela... bien avant l'heure de l'électronique. Impressionnante vision du canon de marine enfin ; il est desservi par une dizaine d'hommes (très rarement par des femmes !) hautement spécialisés pour chacun d'entre eux et qui font du navire ennemi d'en face, quand ils réussissent leur coup, un véritable charnier humain.

A mi-chemin de l'usine moderne et du camp de concentration, le bateau de ligne zysbergien au terme de ce grand livre (hélas dépourvu d'index alphabétique) constitue en effet l'une des remarquables réalisations d'un Ancien Régime beaucoup moins tardigrade qu'on ne le croit généralement.



« Le Combat de Texel », 1694, par Isabey. Musée de Versailles.  
(Photo Roger Viollet.)

---